4e ANNÉE, N° 165. — SAMEDI, 19 MAI 1849.

ON S'ABONNE:

A Constantinople, au Bureau du Journal, *à Galata*.

Dans les Villes de Levant, l'Agence des Paquebots français.

A Malte, chez *M. G. Muir*, libraire.

A Marseille, chez *Mme veuve Cannoin et Cie*.

A Londres, chez *MM. James Cowie et Son*, Foreign Newspaper Office, 2, St Ann's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT

Constantinople ..... un an, 8 colonat
" 6 mois, 4 "
Provinces et Etranger. un an, 9 "
" 6 mois, 5 "

PRIX DES ANNONCES:

La ligne..... 5 piastres du C.-
Le Journal paraît les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.

Les abonnements datent du 1er et du 16.

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 19 Mai.

Nous avons eu souvent occasion de dire que par son climat et la nature de son sol, la Turquie se prêtait admirablement à toutes les cultures, et que désormais les efforts du gouvernement ottoman devaient tendre sans cesse au développement des intérêts agricoles, comme étant les plus propres à activer la force de l'état et le bien-être des populations. Si nous avions besoin de preuves pour nous confirmer dans cette profonde conviction, nous les trouverions dans l'article suivant de M. Lautour, médecin sanitaire à Damas, que nos lecteurs connaissent déjà par plusieurs écrits sortis de la plume de cet écrivain, et que nous avons publiés dans le *Journal de Constantinople*.

M. Lautour, ayant obtenu l'an passé un congé, se rendit aux Etats-Unis d'Amérique, pour y faire des études. On sait que l'agriculture est une des principales sources de la grande richesse de ces pays. M. Lautour en a examiné les différents produits, et il conclut de leur comparaison avec ceux de l'agriculture de la Turquie, qu'avec les mêmes moyens qui sont employés aux Etats-Unis, on obtiendrait ici des résultats plus avantageux encore.

« Il m'a été impossible de faire le voyage d'Amérique, dit M. Lautour, sans établir des points de comparaison entre quelques productions de ce pays, et celles de la Turquie. Voici le résultat de ce passe-temps :

En acceptant le développement industriel dont l'Europe et une partie de l'Amérique obtiennent actuellement tant d'avantages, la Turquie pourrait se placer immédiatement au rang des nations les plus puissantes. L'Empire ottoman est doté par la nature de tous les éléments d'une grande prospérité: il possède un sol vaste et fertile, jouit d'une température régulière suivant les saisons ; température impossible avec l'atmosphère capricieuse et bourrue des Etats-Unis, portée à tous les excès d'un instant à l'autre. La pureté du beau ciel d'Egypte y est inconnue. Ce n'est pas sans raison que l'on vante à tout propos l'éclat du soleil d'Orient.

Les Etats de l'union fournissent du blé, de l'orge, du maïs; nous obtenons également ces grains en Turquie et d'aussi bonne qualité, notamment le maïs que je crois supérieur à celui d'Amérique.

Le riz d'Egypte a une saveur particulière qui ne se trouve point dans celui des Etats-Unis. Pour avoir des récoltes plus abondantes en Turquie, il ne faudrait que semer davantage, le bon terrain ne manque pas; on obtient facilement trois moissons de céréales par an sur les bords du Nil. Les colonies d'Amérique produisent du café; mais sa qualité n'atteindra jamais celle du Yémen des Arabes, connu dans le commerce sous le nom de Moka.

Les tabacs turcs sont sans contredit les meilleurs du monde. La régie française nous vend le Maryland à un prix exorbitant, quoiqu'il soit bien inférieur aux tabacs doux de la Roumélie que l'on fume à Constantinople. Les amateurs du cigare vanteront le tabac de la Havane, auquel je suis loin de contester sa supériorité; mais nulle part on ne trouvera pour la pipe des tabacs comparables à ceux du Liban, de Djebail, de Latakieh et surtout à l'espèce désignée en arabe par l'épithète d'abou-rihi. Le tabac de Naplouse est bien inférieur aux précédens; mais il ne peut être remplacé par aucun provenant des colonies.

La viande de boucherie que j'ai mangée à la Nouvelle-Orléans ne vaut point celle des bœufs bulgares que l'on tue à Constantinople, ni celle des moutons que le commerce envoie de la Mésopotamie et du Kurdistan pour la consommation des principales villes de la Syrie.

La pomme de terre produite abondamment par l'Amérique, peut être cultivée dans la majeure partie de l'empire ottoman, situé au nord du 32e degré de latitude. Les contrées plus méridionales ne se refusent point à la culture de ce tubercule, ainsi que je l'ai constaté en Egypte; mais la végétation étant trop active, il se gâte, si l'on n'a pas l'attention de le faire consommer promptement. Dès Zaïklé, cet inconvénient n'existe plus, les pommes de terre se conservent presque toute l'année.

La canne à sucre croît vigoureusement en Egypte, et son produit saccharin est assez estimé. Les provinces ottomanes dont la température ne permet point cette récolte, pourraient y suppléer par la culture de la betterave, si les circonstances l'exigeaient. La plaine de Damas donne presque sans frais une espèce de betterave très sucrée qu'il ne faudrait que multiplier, ce qui serait très facile. S. Exc. Mohammet-Réchid pacha, major-général de l'armée d'Arabie, avait formé le projet d'établir une sucrerie à Damas, et d'employer à cette fabrication les betteraves indigènes. Ce projet dont on avait lieu d'espérer les plus heureux résultats, ne put être mis à exécution, le major-général fut appelé à remplir des fonctions plus élevées dans une autre province de l'Empire, au commencement de l'année 1848. Sous un autre rapport, la culture de la betterave mérite de fixer l'attention, comme racine alimentaire; elle est agréable au goût, nourrissante, de facile digestion et pourrait se maintenir à un prix peu élevé.

L'histoire de l'antiquité nous apprend que la Syrie fut renommée autrefois à cause de ses olives. Actuellement encore les districts de Saphiate, de Naplouse, de Gaza, les environs de Tripoli et de Latakieh suffisent pour la consommation d'huile qui se fait dans les pays voisins. Il ne faudrait que perfectionner le mode de préparation pour obtenir des qualités susceptibles de rivaliser avec la meilleure huile de Provence. L'arrondissement de Damas produit des olives d'une grosseur prodigieuse, qui, conservées dans l'eau salée, après une macération de quelques jours à l'eau de chaux, sont beaucoup plus délicates que toutes celles fournies par l'Europe. D'autres provinces de la Turquie fournissent, sans doute, des olives avec abondance; ne les ayant point parcourues, je n'en dirai rien; je me borne à citer les faits que je connais parfaitement. L'Amérique n'a point encore admis l'olivier au nombre de ses arbres fruitiers.

L'éducation du ver à soie se continue dans le Liban et même par toute la Syrie. Les fabriques de soieries de Damas et d'Alep seraient encore dans la prospérité, sans la concurrence des indiennes étrangères. L'industrie sericole est à peine connue de l'autre côté de l'Atlantique.

Les Etats-Unis expédient d'immenses cargaisons de coton par le Mississipi, pour approvisionner l'Europe. La Turquie en exporte aussi d'Egypte et de Syrie ; cette dernière province fournit une espèce de coton dont le brin est soyeux et d'une finesse remarquable. On pourrait facilement tripler la quantité de coton produite par la Turquie.

Le littoral de la Turquie vend chaque année beaucoup de sésame aux Européens. L'Amérique n'en connaît presque pas la culture.

Que dirons-nous maintenant du lin, du chanvre, des prairies naturelles ou artificielles ? Rien, sinon que la Turquie possède tout ou peut le produire.

Les temps bibliques nous rappellent les bons vins de Sarepta, de Gaza, d'Ascalon, de Hébron. Actuellement nous pouvons vanter les vins dorés du Liban, le vin généreux de Damas, le vin délicieux de la commanderie à Chypre. Il serait fastidieux d'énumérer toutes les localités où le raisin réussit en Turquie : on le trouve partout et d'excellente qualité, depuis le Danube et la Mer-Noire jusque dans la Syrie méridionale et sur les bords du Nil. On a obtenu de très bons vins en Egypte, sur la ligne du désert, près du Caire. La vigne n'est encore que très peu cultivée sur le continent transatlantique; les transitions subites de la température du pays permettent difficilement au raisin de prospérer.

Presque tous les fruits que l'on mange à la Nouvelle Orléans viennent de Cuba ou de l'intérieur, spécialement du Kentuky ou de Tennessée; mais les oranges, les citrons, les limons doux ne valent point ceux de Jaffa, de Tripoli, d'Egypte, etc., etc.

Les pommes, loin de ressembler à celles d'Europe, sont inférieures à celles de Damas.

Les bananes de Saïda et de Rosette ne le cèdent en rien à celles de la Havane.

Nous terminerons ces observations en rendant hommage à la datte, ce fruit incomparable qui n'exige d'autre soin pour sa reproduction que l'apposition des fleurs mâles sur l'arbre femelle. Le dattier produit partout, pourvu que la température soit chaude; des Gaza, la datte n'est pas aussi succulente qu'en Egypte; à Jaffa, douze lieues nord de Gaza, les arbres ne font que croître, ils sont frappés de stérilité. J'ai vu le dattier au milieu des marais où il donnait de bons et beaux fruits: je l'ai rencontré dans les sables les plus stériles du désert, et la datte n'en était que plus savoureuse. Cependant la datte est en partie composée de cette pulpe sucrée, nourrissante dont l'Arabe fait une sorte de pain ou plutôt de pâte imputrescible, inattaquable par la chaleur, le froid, la pluie, l'humidité. Le bois du dattier, ses branches, ses feuilles servent à une infinité d'usages dont l'énumération ne peut trouver place ici. Le pachalick de Bagdad, l'Arabie, l'Egypte et Tunis font des exportations considérables de dattes sèches et de la pâte mentionnée précédemment. Le nouveau monde ne possède pas le dattier; la température de l'Europe ne lui permettra jamais de porter des fruits.

S'il est une puissance au monde qui ait besoin par-dessus tout d'ordre et de tranquillité, à coup sûr, c'est la Grèce. Avec l'ordre, tout se classe et les intérêts prospèrent; avec la tranquillité, chacun se livre avec confiance aux soins de la famille et de la patrie. Ne sait-on pas que le désordre produit la misère, et les troubles le relâchement de tous les devoirs ? D'où peut venir l'état malheureux de la Grèce, si ce n'est de l'anarchie qui, depuis son indépendance, la ronge jusqu'à la moëlle des os. L'expérience de ses misères est bien longue; et cependant, au lieu de faire un retour sur elle-même pour se placer dans les conditions qui font la prospérité des états, elle ne cesse de nourrir la folle idée que s'il y avait des complications non loin de ses frontières, elle serait de force à les faire tourner à son avantage. Si la Grèce ne peut vivre qu'en pêchant dans les eaux troubles, il est certain que son dépérissement irra toujours croissant. A propos de l'arrangement qui a eu lieu entre la Porte et la Russie relativement aux affaires moldo-valaques, voici ce qu'un de nos correspondans de Grèce nous écrit à la date du 14 mai :

« Les Hellènes ont été grandement désappointés en apprenant l'arrangement qui vient d'avoir lieu entre la Sublime Porte et le gouvernement russe au sujet de la situation des provinces danubiennes de la Turquie. Ils espéraient tirer quelque profit des complications qui auraient pu s'élever entre les deux gouvernemens, s'il n'y avait pas eu aplanissement des difficultés. Se croyant encore au temps de la révolution grecque, et oubliant déjà de l'heureuse situation qui est faite par le gouvernement paternel du Sultan aux populations limitrophes des frontières de la Grèce, ils pensaient qu'ils n'auraient qu'à dire un mot pour les faire soulever et les enclaver bon gré mal gré dans leur chétif petit royaume, mais chétif par leur faute, et leur très grande faute. Infortuné royaume! n'est-il pas, en effet, bien malheureux pour lui que la Turquie et la Russie n'en soient pas venues aux mains? Il croyait par là trouver l'occasion de reculer les frontières de son anarchie : c'était son espoir le plus doux, et maintenant il faut qu'il y renonce : amers regrets, s'il en fut ! »

Le bateau à vapeur autrichien *Germania*, arrivé hier matin, nous a apporté la nouvelle que l'escadre d'Alexandrie composée de trois vaisseaux de ligne et de quatre frégates, est sortie de ce port, et a fait voile pour Constantinople.

Nous avons reçu de Bucharest des lettres du 5 mai relatives aux affaires de la Hongrie et de la Transylvanie; en voici la substance :

« La question se complique par la retraite de l'armée autrichienne et l'occupation de Pesth par les troupes hongroises, très supérieures en forces aux troupes impériales, et auxquelles leur nombreuse et excellente cavalerie et leur bonne artillerie donnent un avantage marqué sur celles-ci. A cette occasion, il y a eu de grandes réjouissances à Hermanstadt et à Cronstadt, où l'on considère ces deux faits comme très importans pour la cause hongroise. Le général polonais Bem s'est beaucoup fortifié en Transylvanie, et a augmenté considérablement l'effectif de son armée. Toutes les mesures qu'il prend, tendent à se concilier les sympathies des populations, ou du moins, il fait en sorte de ne pas les avoir contre lui. Les retranchemens et les ouvrages qu'il a ajoutés aux formidables positions naturelles qui défendent l'accès de la Transylvanie du côté de la Valachie et surtout au passage de Rothenthurm, ont rendu pour ainsi dire inabordable cette partie du pays, principalement à la cavalerie et à l'artillerie. »

Nous avons déjà eu occasion de faire remarquer plus d'une fois que la Caïmacamie de Valachie, secondant admirablement les nobles intentions du Sultan et de son gouvernement dont Fuad Efendi est le fidèle interprète, avait prévenu le département de l'intérieur pour qu'à l'avenir les paysans de la principauté n'eussent plus à souffrir des

---

FEUILLETON.

LE NATURALISTE ET LE BAS BLEU.

(Suite et fin.)

Cependant M. Vernage était réellement amoureux; il avait regardé son mariage avec Mme Crétin comme une affaire arrêtée, presque comme une chose faite, et le désappointement qu'il éprouva ne fut exempt ni d'amertume ni presque de désespoir. Il se voyait réduit à vivre dans l'isolement, abandonné aux mains de sa belle-femme de chambre et de Baptiste, son valet de chambre. Son bien trait à des collatéraux qu'il n'aimait pas et auxquels, depuis vingt ans, il fermait sa maison. Tous ses projets d'avenir étaient détruits, ses plans d'études renversés; car si la femme de lettres avait compté sur la critique éclairée de M. Vernage, le naturaliste espérait trouver un auditeur complaisant et au besoin une muse inspiratrice dans le bas bleu. L'idée du mariage s'était d'ailleurs emparée de lui, il éprouvait le besoin de tenir a quelqu'un et de s'avoir que quelqu'un tenait à lui.

Douze ans auparavant, M. Vernage avait été lié avec une jeune danseuse de l'Opéra, Mlle Caroline; un petit voyage qu'il avait été obligé de faire à Genève l'avait éloigné d'elle, et à son retour, il trouva dans une infidèle; trop homme du monde pour ne pas comprendre que de pareils événemens n'ont rien que de très naturel, il se consola aisément. Mais lorsqu'il voulut chasser de son cœur le souvenir de Mme de Ternay, il se rappela sa danseuse et calcula que si douze ans auparavant Mlle Caroline avait dix-huit ans, elle devait maintenant en avoir à peine trente. Les souvenirs agréables de sa liaison avec la jeune fille le portèrent à s'informer de ce qu'elle était devenue ; et, à force de recherches, il la trouva enfin, mariée à un homme de son âge et à la tête d'un magasin d'épiceries. Mlle Caroline, grosse, grasse, et tout à fait improprie aux gambades légères du corps de ballet, avait fait une fin ; il n'y fallait plus songer. Continuellement occupé de compléter ses collections et d'augmenter le nombre de ses palmipèdes et de ses fissipèdes, le naturaliste avait des rapports fréquens avec M. Hardouin, son préparateur. M. Hardouin avait une fille, belle brune de vingt-deux ans, que l'absence d'une dot retenait captive dans le laboratoire de son père et dont les jolies mains avaient le talent de donner l'apparence de la vie aux victimes allées de la science. Mlle Rosa, tel était son nom, était la meilleure élève de son père, mais elle languissait au milieu du camphre et de l'arsenic, auxiliaires indispensables de ses préparations. M. Vernage l'avait vu enfant, elle avait grands yeux ses yeux, ce qui fut cependant qu'après l'infidélité de Mme de Ternay et la recherche infructueuse de Mlle Caroline, qu'il s'avisa de la trouver aimable. Il pensa d'abord à la séduire, tellement il lui semblait ridicule de donner son nom à une jeune fille que l'achat d'une robe de satin eut alors pu perdre plusieurs mois. Mlle Rosa repoussa ses tentatives avec une fierté modeste, qui donna à M. Vernage la meilleure opinion de son caractère et de sa vertu. Le naturaliste fit alors hommage du rôle qu'il jouait ; un homme de son âge et comprenant l'honneur comme lui aurait le Bilboquet, son compatriote, presque son ami n'était odieux et tout à fait contraire, d'ailleurs, à ses projets d'établissement.

Une maîtresse ne remplace jamais une femme, on ne peut la présenter ni à ses amis ni à ses connaissances, et si elle comprenait un jeune homme, toujours elle courrait le ridicule du vieillard et même un homme d'un âge mûr, M. Vernage résolut donc d'épouser Mlle Rosa, trésor précieux pour un naturaliste tel que lui. La jeune personne empaillait supérieurement, mais elle n'écrivait pas; son éducation était nulle ; ce n'était point un bas bleu, et depuis la trahison de Mme de Ternay, M. Vernage avait les femmes de lettres en horreur. Il ne songea pas un moment à la luxuriante jeunesse de Mlle Hardouin, ni à sa maturité à lui, maturité dont il allait bientôt déposer les limites pour entrer dans la vieillesse, il crut seulement que donner son nom à la jeune fille et partager avec elle sa fortune, c'était là deux faveurs si grandes qu'elles devaient faire oublier toute différence d'âge.

Semblable en cela à Mme de Ternay, il se demandait, quand il était auprès de la jeune fille, s'il n'était pas trop vieux pour elle, s'il n'abusait point de sa jeunesse et s'il n'y avait pas ce moyen dans la date, tellement il se sentait jeune et amoureux.

Un jour donc qu'il était seul avec la jeune fille, il lui prit la main et après avoir exposé son amour d'un ton tendre et persuasif, il lui dit qu'également après de sa bonté et de sa vertu, il lui demandait cette main qu'il serait dans les siennes et qu'il la suppliait de le rendre heureux.

— Vous voulez m'épouser? s'écria Mlle Rosa en rougissant jusqu'aux oreilles.

— C'est mon plus vif désir, c'est ma seule ambition, dit le naturaliste.

— Mon Dieu! mon Dieu! dit la jeune fille en joignant ses mains blanches et roses.

Dans ce moment Hardouin, dont M. Vernage avait voulu mettre à profit l'absence, rentra au logis. Il fallut instruire de ce qui se passait, et l'étonnement de l'empaillieur fut égal à sa confusion quand il vit un homme qu'il regardait comme très au-dessus de lui, demander à devenir son gendre. C'était une affaire grave, qui allait changer la position de sa famille. Hardouin se hâta cependant d'accepter, mais Mlle Rosa voulut avoir jusqu'au lendemain avant de répondre à l'honneur qu'on lui faisait.

Quoique M. Vernage eût lieu de n'être pas très satisfait de l'hésitation de Mlle Rosa, et qu'il eût été obligé de se retirer sans pouvoir expliquer sa rougeur, ses mains levées au ciel et ses cris : *Mon Dieu! mon Dieu!* n'en persista pas moins à souhaiter ce mariage avec toute l'ardeur d'un jeune homme qui en est à sa première passion.

Il se présenta le lendemain chez Hardouin, la figure altérée et le cœur rempli du crainte ; il redoutait qu'un accident imprévu ne lui enlevât cette seconde fiancée. L'aspect seul d'Hardouin le rassura.

Le père et la fille avaient eu un long entretien, qui, lui dit-on, n'avait roulé que sur le bonheur, inattendu auquel Mlle Rosa était resserrée : il fallait pardonner à la jeune fille un peu d'hésitation, puisqu'il s'agissait pour elle d'accueillir dorénavant avec amour un personnage que, jusque là, elle n'avait dû regarder qu'avec respect.

Au fond, M. Vernage ne sut rien de ce qui s'était passé entre le père et la fille ; mais Mlle Rosa le reçut parfaitement, ses beaux yeux noirs s'animèrent dès qu'elle le vit entrer dans le modeste salon de son père ; le mariage fut donc arrêté sans retard et fixé à une époque très rapprochée.

On se souvient que Mme Crétin avait une femme de chambre favorite, Mlle Anna, dont sa maîtresse redoutait la causerie, et qui avait protégé l'amour délégué du naturaliste; M. Vernage était de son côté sous le joug de son valet de chambre, Baptiste. Baptiste approuva pas le mariage de son maître ; il trouvait Mlle Hardouin trop jeune, elle avait vécu jusque là dans une position si inférieure qu'elle blesserait toutes les habitudes élégantes de M. Vernage ; enfin pourquoi prendre une femme pauvre, tandis que la fortune de son maître lui permettait d'aspirer à des héritières ou à d'opulentes veuves. M. Vernage commença par dire à son valet de chambre qu'une fille de vingt-deux ans était une vieille fille, pour le moins aussi vieille qu'un garçon de quarante-huit ans ; il avait assez de fortune pour deux, et le seul moyen d'être de moitié en chose aussi, c'est d'être riche de son chef. Quant aux habitudes d'élégance et de bonne compagnie qui manquaient peut-être à Mlle Rosa, elles viendraient avec le temps, les femmes ont une nature flexible et molle qui se façonne aisément à la position où elles se trouvent ; enfin M. Vernage, depuis l'abandon de Mme de Ternay, avait horreur des veuves et des bas bleus : il imposa donc silence au domestique, et se mara. La lune de miel fut heureuse, Mme Vernage était tombée d'une boutique dans un équipage ; elle essayait ses diamants, elle allait dans sa villa faire la châtelaine, elle faisait connaissance avec les premières loges des théâtres de Paris. Réserve et insouciance, en apparence du moins, elle se livrait aux plaisirs du monde, et négligeait les collections de son mari. Ses petites mains blanches ne voulaient plus toucher ni au camphre, ni à l'arsenic, et ne savaient plus qu'agiter un éventail ou soutenir un bouquet. Habile cependant à s'emparer de l'esprit de son mari, elle éloignait de lui tous ceux qui pouvaient porter ombrage à son pouvoir naissant; Baptiste, le valet de chambre, fut le premier sacrifié ; il approchait M. Vernage de trop près, pour ne pas être dangereux : la vieille femme de charge eut son tour. La maison se peupla de domestiques placés par Mme Vernage elle-même, qui lui étaient dévoués. Cependant M. Vernage était heureux, comme le peut être un homme qui, ne cherchant point à se tromper, suivant le naturaliste Audubon. Il s'était choisi une compagne, aimée des fêtes, des danses, des plaisirs, et qui l'entraînait avec elle comme si elle eût voulu le lasser : ce fut ce qui arriva. M. Vernage demanda grâce, il réclama les plaisirs tranquilles de l'étude.

— Bah! bah! répondit la jeune femme, jouissons du présent tandis que nous sommes jeunes; nous retournerons à nos tisons quand nous serons vieux.

Mais elle seule était jeune, M. Vernage ne l'était plus, il permit donc à sa femme de se montrer dans les lieux où il n'allait pas, de prendre des plaisirs qu'il ne partageait pas ; et soit douceur naturelle, soit goût pour la retraite, cette manière de vivre lui convenait jusqu'à un certain point. Il n'était pas fâché d'être marié ; il regrettait seulement Baptiste son valet de chambre, sa vieille femme de charge, ses vieux dévoués, dont il avait eu la faiblesse de se séparer; il regrettait surtout ainsi la société de Mme de Ternay. Son amitié pour cette dame qui l'avait si cruellement abandonné datait de sa première jeunesse; il l'avait connue vingt ans auparavant, quand elle portait encore son nom de famille, il avait été lié avec son premier mari ; et il se regardait comme très malheureux d'avoir été obligé de renoncer en même temps à son amour et à son amitié. Il en était venu à excuser la conduite de Mme de Ternay envers lui et à s'accuser lui-même de ne l'avoir pas revue; il avait, en effet, rompu avec elle et négligé de lui faire savoir son mariage.

Un an se passa, un jour d'automne, le soleil brillait au ciel et une douce chaleur remplissait l'air; Mme de Ternay se trouvait dans le boudoir où elle avait vu pour la dernière fois M. Vernage; et Anna était auprès d'elle. L'heureuse femme de lieutenant de cavalerie avait conservé toute la fraîcheur et tout l'éclat de sa beauté, un peu abondant dans toutes les joies d'un amour mutuel l'avait encore rajeunie. On eût dit que le temps passait au-dessus de sa tête sans la toucher de ses ailes. Sur une petite table de laque placée à la portée de sa main, se trouvait du papier satiné, une plume un bec effilé, une écritoire émaillée de fleurs du Japon et rehaussée d'or ; elle allait écrire une lettre à l'amour. La porte du boudoir s'ouvrit, et M. Vernage entra. — La maîtresse et la femme de chambre poussèrent un cri. — Le naturaliste était pâle, défait, aux cheveux hérissés, aux yeux hagards, aux mains, aux jambes le soutenant à peine, il se traîna jusqu'à un fauteuil et s'y laissa aller comme un homme accablé par un malheur qu'il ne peut plus conjurer et qu'il est condamné à subir. Sur un signe de Mme de Ternay, la femme de chambre sortit. On n'était pas le moment des réprimandes, il fallait consoler M. Vernage qui paraissait près de succomber à une douleur poignante.

— Qu'avez-vous, monsieur? Quel accident